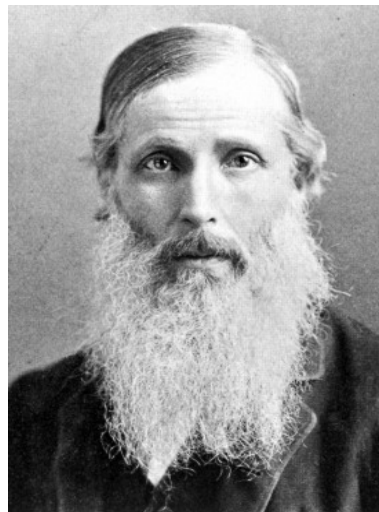


Marion COSPÉREC
Professeur : M. Patrick LANG
Année universitaire 2013-2014
Licence 2 : Philosophie



Henry SIDGWICK ou la synthèse antinomique de l'utilitarisme classique

Travail réalisé à partir de l'ouvrage de Henry SIDGWICK (1838-1900), *Methods of Ethics* (1874), Livre III et IV, trad. fr. J.-M. LUCCIONI et F. ROBERT, in : *Anthologie historique et critique de l'utilitarisme* (éd. Catherine AUDARD), vol. 2, Paris, PUF, 1999



Travail présenté dans le cadre du séminaire
de philosophie morale et politique :
« Morale déontologique *versus* éthique utilitariste »

Avril 2014

Introduction

Henry SIDGWICK (1838-1900) est un philosophe anglais du XIX^e siècle, considéré comme le dernier utilitariste classique après Jeremy BENTHAM et John Stuart MILL, mais aussi un homme politique et un économiste ayant beaucoup influencé l'éthique et la politique anglo-américaines de son époque. Il était aussi un grand réformateur au sein de l'Université de Cambridge où il fit ses études et enseigna de 1883 jusqu'à la fin de sa carrière : il créa notamment en 1875 l'une des premières universités pour femmes, le Newnham College, et institua des cours du soir ainsi qu'une université des travailleurs à l'intention des couches populaires.

On considère généralement que son œuvre majeure, *Les Méthodes de l'éthique* (1874), constitue l'aboutissement de la tradition de l'utilitarisme classique et qu'elle a fortement influencé le développement d'une théorie morale détachée de la religion. En effet, SIDGWICK écrit cette œuvre dans un climat de remise en doute des dogmes chrétiens, après de nombreux écrits d'analyse des questions théologiques fondamentales, et dans un souci aigu d'éclaircir le problème éthique de la véracité et de l'hypocrisie. Mais cette œuvre a aussi permis de faire de l'utilitarisme anglais une philosophie universitaire respectable, ce qui influencera son essor par la suite. En effet, quand SIDGWICK adhéra « pour la première fois à un système d'éthique précis, ce fut à l'utilitarisme de Mill » (*Méthodes*, 1907-7, XV)¹. Il réclama donc, fidèle à ses propres conceptions, qu'on intègre au programme d'étude de Cambridge la pensée de BENTHAM et de J.S. MILL. Mais sa particularité, tant dans sa méthode que dans ses conclusions, tient au fait d'influences de différentes origines, dont celle d'ARISTOTE, de KANT, de BUTLER, CLARKE, WHEWELL, de T.H. GREEN, et de J. GROTE. Cela explique que sa pensée présente une combinaison de l'éthique utilitariste et de conceptions déontologiques intuitionnistes, traditionnellement opposées à l'utilitarisme. Selon SIDGWICK, c'est, au lieu d'une opposition, un lien rationnel qui existe entre l'intuitionnisme et l'utilitarisme : le premier fonde rationnellement le second. Dans les *Méthodes*, il tente donc de réconcilier les différentes « méthodes de l'éthique » définies d'emblée comme procédures rationnelles « pour déterminer la juste conduite dans

¹ Cité d'après CANTO-SPERBER Monique (dir.), *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, Paris, P.U.F., 1996, p. 1392.

quelque cas que ce soit » (*Méthodes*, p. 78)¹. Cependant, lorsqu'un homme se demande quels sont les principes qui doivent régir sa conduite, une diversité de réponses apparaît ce qui explique la diversité des systèmes philosophiques qui ont été élaborés. Chacun de ces systèmes veut se fonder sur un seul principe, et semble donc incomplet car dans la pratique, les comportements moraux humains se réfèrent à plusieurs principes éthiques divergents (égoïstes, intuitifs, utilitaristes) sans s'apercevoir que ces principes se ramènent à des systèmes éthiques différents, voire opposés. SIDGWICK procède de la manière suivante : il prend les concepts moraux tels qu'il les trouve formulés dans le sens commun, et les définit de mieux en mieux en explicitant les distinctions et exceptions qui y résident, afin de leur apporter une justification rationnelle. Il réduit ainsi les méthodes éthiques du sens commun au nombre de trois (égoïsme rationnel, intuitionnisme et utilitarisme). Dans les livres III et IV, après avoir présenté la méthode éthique de l'égoïsme rationnel, SIDGWICK présente celles de l'intuitionnisme puis de l'utilitarisme, qui s'articulent entre elles selon un lien rationnel qui sera explicité. Mais le but du philosophe est de fonder une méthode pour prendre des décisions pratiques morales, une méthode qui serait supérieure en validité rationnelle aux autres, les engloberait et les synthétiserait dans un « système moral harmonieux ».

I. La méthode éthique de l'intuitionnisme

A) Une méthode en trois phases

SIDGWICK se considère comme un intuitionniste utilitariste : s'il accepte amplement les conclusions de l'utilitarisme, il veut se défaire de son empirisme, convaincu que le principe de la morale est valide synthétiquement *a priori* et est donc l'objet d'une forme particulière de connaissance qu'il appelle l'intuition morale. Il examine donc la possibilité d'une éthique philosophique déductive à partir de propositions saisies intuitivement, en insistant sur les exigences logiques que celles-ci doivent remplir. Il caractérise l'intuition par quatre critères :

- évidence (elle doit être évidente par elle-même) ;

¹ Cité d'après *ibid.*, p. 1392.

- clarté (elle doit pouvoir être exprimée clairement et précisément) ;
- cohérence (elle ne doit pas contredire d'autres vérités fondamentales) ;
- consensus (elle doit être susceptible de faire l'unanimité des experts).

C'est pourquoi, bien que le philosophe parte du sens commun, qui utilise l'intuitionnisme comme une des méthodes de détermination de ses conduites, il ne peut s'en satisfaire, car les différentes intuitions morales du sens commun ne satisfont pas parfaitement ces critères. Par une réflexion méthodique et approfondie, l'intuitionnisme se perfectionne par degrés, et on peut en distinguer trois phases de plus en plus rigoureuses :

- l'intuitionnisme perceptuel : avis courant selon lequel la conscience rend des verdicts immédiats sur la justesse des actions, qu'il existe un sens moral qui nous donne une connaissance certaine de ce qu'est la juste action à effectuer dans un cas particulier. SIDGWICK trouve cela douteux car cet intuitionnisme perceptuel dépend de la socialisation, de l'éducation et reste donc relatif et non universel.
- l'intuitionnisme dogmatique : c'est le fait de recourir à des « lois générales établies plus fermement sur la base d'un consentement commun » (*Méthodes*, p. 100)¹, de se conformer à « certaines règles ou certains impératifs du devoir prescrits inconditionnellement » (*Méthodes*, p. 101)² (on retrouve ici l'influence kantienne), telles que la fidélité, la prudence ou la bienveillance. Cet intuitionnisme est plus fiable car il dépasse le jugement individuel et atteint des règles morales touchant au général. Mais ceci reste insuffisant car ces principes requièrent un fondement rationnel.
- l'intuitionnisme philosophique : il accepte la moralité du sens commun comme étant dans l'ensemble bonne, mais essaie d'en découvrir le fondement philosophique, la cohérence au-delà du consensus, d'établir un ou plusieurs principes plus évidents (répondant aux quatre critères de l'intuition) desquels on pourrait déduire les règles courantes, soit telles quelles, soit légèrement modifiées (conservatisme apparent du philosophe).

1 Cité d'après *ibid.*, p. 1393.

2 Cité d'après *ibid.*, p. 1393.

B) Exposé des axiomes de la raison pratique

L'intuitionnisme philosophique permet d'énoncer des axiomes de la raison pratique, des maximes absolues, et non plus des règles de conduite. Une analyse précise permet d'aboutir à trois axiomes éthiques authentiques découlant de la raison seule, comme capacité de l'individu à relier ses fins particulières à l'ensemble dont il est une partie. En effet, ces principes apparaissent, en toute logique, quand on étudie les parties similaires d'un tout (mathématique ou quantitatif). Ces trois principes de l'agir humain sont :

- Le principe de la justice (*fairness*), utilisé en termes d'impartialité ou d'équité : chaque homme constitue une partie similaire du tout qu'est l'humanité, des cas semblables doivent être, en toute logique, traités de manière semblable, donc ce principe consiste à traiter tous les autres êtres humains comme nous-mêmes.
- Le principe de la prudence rationnelle stipule que chacun doit rechercher son propre bien global : il est une forme d'habileté afin de maximiser son propre bonheur à long terme. Ce principe consiste à « traiter impartialement toutes les parties de notre vie consciente »¹ : ces parties sont les moments de notre vie, qui se valent tous, et ainsi un bonheur futur doit rationnellement être préféré, toutes choses égales par ailleurs, à un moindre bonheur présent.
- Le principe de la bienveillance rationnelle stipule qu'en tant qu'être rationnel je suis tenu de viser le bien général (principe utilitariste). La notion de bien universel est construite comme celle de bien global d'un individu : on compare et intègre le bien de toutes les existences individuelles humaines (les parties du tout que forme l'humanité) sachant intuitivement que le bonheur d'un homme vaut également celui de tout autre. D'où l'on déduit la maxime de la bienveillance sous une forme abstraite : « Chacun est moralement tenu de considérer le bien de tout autre individu de la même manière que le sien propre, excepté dans la mesure où il le juge moindre, lorsqu'il le considère impartialement, ou moins susceptible d'être connu ou atteint avec certitude par lui »².

1 SIDGWICK Henry, *Methods of Ethics* (1874), trad. fr. J.-M. LUCCIONI et F. ROBERT, in : *Anthologie historique et critique de l'utilitarisme* (éd. Catherine AUDARD), 1999, p. 194.

2 *Ibid.*, p. 196.

Ces trois principes ont le même degré de validité fondamentale et sont donc en concurrence. L'enjeu est de savoir s'ils sont compatibles entre eux.

C) Critique de la « démonstration » du principe d'utilité de Mill

Pour SIDGWICK, un agrégat de désirs réels individuels (visant une partie différente du bonheur général) n'est pas égal à un désir réel du bonheur général (présent en chaque individu). Or si ce désir n'existe dans les faits dans aucun individu, il ne peut exister dans l'ensemble des individus (ce que Mill approuverait). La démonstration naturaliste de Mill qui consistait à dire que le bonheur général était désirable car désiré dans les faits est donc doublement fausse :

- on ne peut déduire une norme de faits ;
- de plus, dans les faits, le désir du bonheur général n'existe même pas.

Il est impossible de déduire l'hédonisme universaliste (on doit viser rationnellement le bonheur général) de l'hédonisme égoïste (on doit viser rationnellement son propre bonheur), qu'on ne peut lui même dériver de l'hédonisme psychologique (dans les faits, les hommes visent leur propre bonheur). Cette lacune démonstrative ne peut être comblée selon SIDGWICK que par la proposition de l'intuition de la bienveillance rationnelle. « En conséquence, il est clair que je suis arrivé, en recherchant des intuitions éthiques vraiment claires et certaines, au principe fondamental de l'utilitarisme »¹, affirme SIDGWICK. Le lien rationnel entre intuitionnisme et utilitarisme est donc celui-ci : c'est la méthode de l'intuitionnisme qui permet de fonder la méthode de l'utilitarisme, car c'est elle qui saisit le premier principe de cette dernière. Ainsi l'utilitarisme peut être une méthode éthique déductive.

II. La méthode éthique de l'utilitarisme

A) Explication de l'utilitarisme

SIDGWICK définit l'utilitarisme comme la théorie éthique selon laquelle la conduite qui est objectivement juste est celle qui produira la plus grande quantité de bonheur pour l'ensemble des personnes affectées par cette conduite. Le plus grand

¹ *Ibid.*, p. 199

bonheur correspond selon lui à la plus grande quantité possible de plaisir par rapport à la douleur, ce qui fait de l'utilitarisme un hédonisme universaliste. Il exclut la notion millienne de plaisir qualitatif, considérant qu'il n'est pas rationnellement et *a priori* démontrable que pour tous les hommes les plaisirs de l'esprit soient supérieurs à ceux du corps (et qu'une telle hiérarchie n'est que le résultat d'une certaine éducation), et s'en tient donc à une considération benthamienne, purement quantitative, des plaisirs et des peines. Il insiste aussi sur la distinction, déjà opérée par MILL, entre le motif (psychologique) de l'action et le critère (éthique) permettant de l'évaluer : une action est jugée bonne si elle permet d'atteindre au mieux le bonheur universel, quand bien même elle n'aurait pas du tout cette fin pour motif. Ainsi, chez SIDGWICK encore et contrairement à la morale kantienne, l'utilitarisme prend en compte les conséquences et non les intentions.

Après avoir rappelé et précisé en quoi la théorie utilitariste consiste, SIDGWICK en aborde quelques questions centrales : il se demande quelle extension l'ensemble des personnes affectées par une conduite doit posséder ; si les plaisirs et les peines des animaux, en tant qu'être doués de sensibilité, doivent être pris en compte dans les calculs (question à laquelle il semble répondre par l'affirmative), etc. Mais surtout, et il est le premier utilitariste à le faire, il se demande quelle est la juste répartition du bonheur collectif qui doit être visée, car la justice et la bienveillance rationnelle le commandent rationnellement. Il est important de souligner que c'est après les travaux de SIDGWICK, et l'introduction du principe d'optimalité de PARETO (l'optimum de PARETO est atteint lorsque tous les échanges mutuellement avantageux entre les individus sont réalisés), que la question de la répartition du bien-être devient centrale pour les économistes et les philosophes du XX^e siècle.

B) La preuve de l'utilitarisme

Il a été précédemment montré que la bienveillance rationnelle est un des axiomes éthiques saisis par l'intuitionnisme philosophique, et donc indémontrable, mais que l'intuition du sens commun n'atteint pas. L'homme ordinaire a donc besoin d'une preuve rationnelle du principe de l'utilitarisme pour l'accepter. SIDGWICK se demande alors quels arguments pourraient conduire l'égoïste à souscrire aux principes de l'hédonisme universaliste, ce qui l'amène à distinguer deux cas d'égoïstes :

- l'égoïste qui conçoit son bonheur uniquement comme son but subjectif ultime ;
- l'égoïste qui conçoit son bonheur aussi comme un bien objectif.

En fait, la seule façon de prouver la validité théorique de l'utilitarisme est de montrer à l'égoïste que son bonheur est un bien objectif au regard du monde et non seulement pour lui. Ainsi, le bonheur de tout autre est un bien tout aussi objectif, et de valeur égale et l'égoïste peut être amené à admettre que rationnellement le plus grand bonheur du plus grand nombre doit être recherché comme un bien en soi. Mais il est difficile, voire impossible d'amener l'égoïste à adopter ce point de vue « holiste ». Dans l'exemple donné par SIDGWICK, c'est l'égoïste qui adopte de lui-même cette perspective car il est implicitement entendu qu'aucune argumentation logique ne peut le contraindre à changer de point de vue. Un individu peut donc rationnellement rester dans une perspective individualiste et ne pas admettre cette forme de preuve. Mais la preuve de l'utilitarisme se heurte à une seconde difficulté : même dans le cas où le principe premier de l'utilitarisme est prouvé valide par l'argumentation précédente, il ne reste pour autant qu'un axiome moral parmi d'autres, avec lesquels il peut entrer en conflit. Qu'est-ce qui prouverait alors la supériorité rationnelle de l'utilitarisme ? SIDGWICK envisage une forme particulière de la preuve : elle serait une conclusion nécessaire, mais saisie intuitivement de prémisses et non déduite de celles-ci (car on ne peut déduire les premiers principes). Selon ses mots, «les prescriptions utilitaristes du devoir sont *prima facie* en conflit, à certains points de vue et dans certaines circonstances, à la fois avec les règles que les intuitionnistes considèrent comme évidentes, et celles que dicte l'égoïsme rationnel ; en sorte que l'utilitarisme, s'il est accepté, doit être accepté comme gouvernant et l'intuitionnisme et l'égoïsme»¹. Il s'agit donc de montrer que les principes qui commandent ces deux dernières doctrines sont en quelque sorte défailants et appellent un principe supérieur plus englobant. Soit parce que le principe général admet des exceptions (cas de l'exigence de la vérité), soit parce qu'il est trop vague pour permettre une application pratique directe et a besoin d'être mieux défini (cas de la notion de justice par exemple), ou encore parce que ces différentes règles sont susceptibles d'entrer en conflit les unes avec les autres. Seuls les principes de l'hédonisme universaliste, selon SIDGWICK, sont de nature à systématiser, à rationaliser

¹ SIDGWICK Henry cité par TERESTCHENKO Michel, « Henry Sidgwick : Le cosmos de la moralité réduit au chaos », *Revue de métaphysique et de morale* 1/ 2004 (n° 41), p. 101-128, § 66.

ces principes intuitifs dans un « système moral complet et harmonieux ». Ceci constitue un argument raisonnable pour faire accepter la supériorité rationnelle de l'utilitarisme, mais il est insuffisant pour en apporter une preuve complète, car, comme il sera dit plus loin, si le principe de justice est bien inclus dans la bienveillance rationnelle, celui de la prudence rationnelle reste dans certains cas dans une contradiction indépassable avec cette dernière.

C) La méthode de l'utilitarisme

Les règles absolues du sens commun sont globalement bonnes, mais leur confrontation avec l'hédonisme éthique mène à l'idée d'exceptions bénéfiques, c'est-à-dire produisant le maximum de bonheur collectif. Il est donc nécessaire d'établir des règles générales nouvelles plus complexes, intégrant en elles ces exceptions. SIDGWICK distingue différents cas d'exceptions :

- le cas où une action, considérée mauvaise en soi par l'intuition (dogmatique du moins), peut dans certaines circonstances être acceptée, et même prescrite, en vertu des conséquences bénéfiques qu'elle entraîne. L'auteur illustre ce cas avec la notion de véracité : si l'exigence de la vérité est saisie intuitivement par la raison, le mensonge peut dans certain cas être la juste action (exemple du scrutin secret : il est justifié de mentir quand on nous demande quel a été notre vote, car cela préserve la notion même de scrutin à bulletin secret) ;
- le cas où une même action n'est pas jugée de la même manière par la morale suivant qu'elle est isolée ou effectuée collectivement : il existe des actions qui, isolées, n'ont pas tendance à produire du mal alors que réalisées collectivement ou universalisées, elles desservent le bonheur général. Cette idée entre en conflit avec le principe kantien d'universalisation, mais selon les mots de SIDGWICK, il est « facile de trouver des cas où le sens commun justifie une certaine conduite au seul motif que nous ne craignons point qu'elle trouve trop d'imitateurs »¹. L'auteur utilise ici l'exemple du célibat qui, pris isolément, n'entraîne aucune peine et est donc justifiable, tandis que, généralisé ou universalisé, il dessert le bonheur général en anémiant ou mettant tout bonnement fin à l'humanité.

¹ SIDGWICK Henry, *Methods of Ethics* (1874), trad. fr. J.-M. LUCCIONI et F. ROBERT, in : *Anthologie historique et critique de l'utilitarisme* (éd. Catherine AUDARD), 1999, p. 220.

Mais on ne peut approuver une conduite contraire aux règles, même isolée, que si des circonstances différentes la justifient, c'est-à-dire qu'elle est la conduite objectivement juste à adopter pour n'importe quel individu semblable dans de semblables circonstances. En fait, les exceptions ne sont pas tolérées parfois car peu dangereuses en nombre limité, mais bien prescrites par la morale dans certains cas particuliers où elles constituent la juste conduite à adopter. Il faut donc intégrer ces exceptions aux règles. En anticipant sur une des controverses de l'utilitarisme moderne, on peut affirmer que SIDGWICK défend un utilitarisme de la règle, règle qui doit être la plus précise et la plus englobante possible, plutôt qu'un utilitarisme de l'acte. Ces règles complexifiées de l'agir humain impliquent selon l'auteur la nécessité d'un certain élitisme de l'utilitarisme : la méthode utilitariste doit être réservée à une classe d'initiés car sa complexité pourrait affaiblir le sens moral commun. L'utilitarisme aux mains de l'homme ordinaire mène à de mauvais résultats du fait de l'interminable complexité de ces calculs. C'est donc agir en vertu de la prudence rationnelle que de réserver à une élite le système moral utilitariste complet. Ainsi selon SIDGWICK « un utilitariste peut raisonnablement désirer selon des principes utilitaristes que certaines de ses conclusions soient rejetées par l'humanité en général »¹.

III. L'antinomie de la raison pratique

En voulant résoudre le problème de la preuve de l'utilitarisme, SIDGWICK le déplace au niveau du conflit des intuitions fondamentales. Ce conflit se révélera, par l'analyse, être une antinomie, indépassable par définition. Ceci explique que les *Méthodes* se concluent sur l'aveu d'un échec, échec auquel se heurteront inexorablement toutes les tentatives de fonder rationnellement l'utilitarisme, et donc la morale.

A) Divorce entre rationalité et moralité

Comme il a été dit, on ne peut démontrer l'hédonisme universaliste à partir de l'hédonisme égoïste, ni amener rationnellement un individu à adopter un point de vue

¹ *Ibid.*, p. 224.

universaliste sur son propre bonheur. De plus, il y a une concurrence insoluble, un conflit des intuitions fondamentales rationnelles de la prudence et de la bienveillance rationnelle car on ne peut prouver *a priori* la supériorité de la seconde sur la première. En effet, « même si un homme reconnaît l'évidence intrinsèque du principe de la bienveillance rationnelle, il continuera peut-être à voir en son propre bonheur une fin qu'il serait irrationnel de sa part de sacrifier à une autre, quelle qu'elle soit »¹. Ainsi, la seule manière de rendre vraiment rationnelle la moralité est de démontrer que la maxime de la prudence rejoint empiriquement celle de la bienveillance rationnelle, c'est-à-dire que dans n'importe quel cas, rechercher le plus grand bonheur général revient dans les faits pour un individu à rechercher son plus grand bonheur propre, et ce même dans l'exemple classique du sacrifice. Cette coïncidence est-elle démontrable ?

B) Insuffisance des sanctions extérieures

Il est impossible de prouver que la coïncidence entre la prudence rationnelle et la bienveillance rationnelle soit rendue efficiente par les institutions sociales, c'est-à-dire que la coïncidence entre l'accomplissement des devoirs envers autrui et l'obtention par l'individu vertueux du plus grand bonheur possible à long terme soit universelle et complète grâce aux sanctions de la société. D'ailleurs, cette coïncidence n'est généralement pas parfaitement vérifiée dans les faits, où l'on observe parfois un conflit entre ce qui nous semble être ordonné par la morale et le droit positif institué en un lieu à une époque donnée. Pour prendre un exemple récent, SNOWDEN a été, pour la même action, inculpé pour espionnage aux USA et proposé au Nobel de la paix.

C) Insuffisance du sentiment de sympathie

Cette coïncidence ne se comprend pas non plus, selon SIDGWICK, par habitude et éducation, ou par extension de la sympathie (critique directement adressée à MILL). Le philosophe reconnaît que la sympathie joue un grand rôle dans le bonheur individuel mais affirme que « la sympathie la plus développée, intensivement et extensivement, que puissent maintenant atteindre les hommes n'entraînera pas une coïncidence parfaite entre le devoir utilitariste et l'intérêt personnel »². Peu d'hommes se sacrifieraient,

¹ *Ibid.*, p. 227.

² *Ibid.*, p. 231.

même pour des êtres chers, et encore moins pour le bonheur général de personnes inconnues. De plus la sympathie agit contre les préceptes de l'utilitarisme au moment même où celui-ci exige de nous le sacrifice au bonheur de tous de nos propres plaisirs et du bien de ceux que nous aimons : notre sympathie pèsera évidemment pour notre cause et celle de nos chers. Selon les mots de SIDGWICK, « on ne saurait mesurer à quel point les commandements de la bienveillance rationnelle, à laquelle comme utilitariste on doit obéir sans réserves, risquent d'entrer en conflit avec cet abandon aux sentiments affectueux... »¹.

Donc, même si l'égoïsme et l'utilitarisme coïncident à un certain degré dans la pratique, il subsiste des conflits non résolus, ni par les institutions, ni par sympathie. Le lien « entre le devoir utilitariste et le plus grand bonheur de l'individu qui s'y conforme ne saurait recevoir de démonstration convaincante sur des bases empiriques »².

Conclusion

Le divorce entre la moralité et la rationalité est inéluctable, car si la moralité appelle l'utilitarisme de manière nécessaire pour se systématiser harmonieusement, l'utilitarisme, comme hédonisme universel, opposé à l'hédonisme égoïste, reflète le dualisme indépassable de notre raison pratique. SIDGWICK conclut de manière pessimiste dans sa première édition des *Méthodes* à un « cosmos de la moralité réduit au chaos » ; chaos que la supposition d'un règne divin permet d'éviter en reconstituant artificiellement une coïncidence entre les deux formes d'hédonisme, mais cette solution reste rationnellement indémontrable. L'auteur nous laisse donc devant l'exigence d'un choix personnel entre la voie de l'égoïsme et celle du bonheur général. Il prend, quant à lui, clairement cette deuxième voie dont il est convaincu de la supériorité, sans pouvoir justifier rationnellement cette conviction. Michel TERESTCHENKO affirme que l'antinomie de la raison pratique aurait pu être surmontée par SIDGWICK s'il avait dissocié la moralité de la rationalité : s'il n'est pas plus rationnel de suivre la bienveillance rationnelle que l'égoïsme rationnel, il se pourrait néanmoins qu'il soit plus moral de le faire. C'est pourtant bien ce que semblait penser intimement SIDGWICK si on en croit son réformisme et son souci d'orienter le sentiment humain vers la sympathie,

1 *Ibid.*, 233.

2 *Ibid.*, 234.

témoignant de sa foi dans le progrès : l'être humain moyen qu'il connaissait, affirmait-il, n'était pas nécessairement l'être humain moyen tel qu'il serait un jour.

Bibliographie

- SIDGWICK Henry (1838-1900), *Methods of Ethics* (1874), trad. fr. J.-M. LUCCIONI et F. ROBERT, in : Anthologie historique et critique de l'utilitarisme (éd. Catherine AUDARD), vol. 2, Paris, PUF, 1999
- CANTO-SPERBER Monique (dir.), *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, Paris, P.U.F., 1996
- TERESTCHENKO Michel, « Henry Sidgwick : Le cosmos de la moralité réduit au chaos », *Revue de métaphysique et de morale* 1/ 2004 (n° 41), p. 101-128
- VALADE Bernard, « Justice sociale », in *Encyclopedia universalis*, 1998 :
<http://www.universalis.fr/encyclopedie/justice-sociale/>
- DEVEAUX Philippe, « Utilitarisme » in *Encyclopedia universalis* :
<http://www.universalis.fr/auteurs/philippe-devaux/>
- <http://utilitarianphilosophy.com/henrysidgwick.fr.html>
- http://fr.wikipedia.org/wiki/Henry_Sidgwick

Table des matières

Introduction.....	2
I. La méthode éthique de l'intuitionnisme.....	3
A - Une méthode en trois phases.....	3
B - Les axiomes de la raison pratique saisis par l'intuition	5
C - L'intuition du principe d'utilité palliant la lacune démonstrative de Mill.....	6
II. La méthode éthique de l'utilitarisme.....	6
A - La théorie de l'utilitarisme.....	6
B - La preuve du principe de l'utilitarisme.....	7
C - La méthode de l'utilitarisme.....	9
III. L'antinomie de la raison pratique.....	10
A - Le divorce entre rationalité et moralité.....	10
B - L'insuffisance des sanctions extérieures.....	11
C - L'insuffisance du sentiment de sympathie.....	11
Conclusion.....	12
Bibliographie.....	13